

« L'histoire a aussi une vie »

– Propos recueillis par Nicolas, Léonor, Alma, Téo, Aliza, Alix, Zoé, Matis et Jérémie
le dimanche 19 mai 2019 –

Les journalistes en herbe de BIBLIOTOPIA sont allés à la rencontre de Raluca Antonescu, écrivain en résidence à la Fondation Jan Michalski.

Pouvez-vous vous présenter ?

Je m'appelle Raluca Antonescu, j'ai 42 ans, j'ai une fille de 11 ans et je suis écrivain. J'ai publié

deux livres et je suis actuellement en résidence à la Fondation Jan Michalski pour l'écriture de mon troisième livre. Ma formation est artistique et non littéraire ; j'ai fait les Arts décoratifs à Genève, la HEAD. J'ai beaucoup travaillé dans l'image et la vidéo.

Que vous reste-t-il de votre enfance en Roumanie ?

Il me reste beaucoup de choses. Notamment la langue mais aussi une manière de penser et une culture différente. Cela m'a nourri dans l'enfance. Ces images vont ressurgir régulièrement. Il y a beaucoup de choses que je garde précieusement et que je vais

« L'écriture m'offre la plus grande liberté. Je peux faire ce que je veux avec mes personnages. »

ressortir comme un matériau. Mon enfance roumaine est ma boîte à outils dans laquelle je vais chercher des choses, des images, une façon de raconter et de voir les choses.

Quand est-ce que vous avez voulu devenir écrivain ?

Je suis venue à l'écriture par le besoin d'une histoire qui ne pouvait pas être un film. Pour moi, l'écriture n'était pas une évidence par rapport à ma formation artistique et non littéraire. En plus, je suis née en Roumanie, je vivais en Suisse alémanique. Ce mélange de plusieurs langues n'était pas évident. Mais l'important finalement, c'est de raconter une histoire. J'écris depuis quinze ans.

Pourquoi êtes-vous passée de la vidéo à l'écriture ?

A l'époque, j'ai eu l'idée d'une histoire qui était celle d'un immeuble : au dernier étage, une canalisation est détruite. L'eau va s'écouler et traverser chaque étage.

Cette image m'est venue de je ne sais pas où, cette image d'eau sur du parquet qui va disparaître parce qu'elle s'est infiltrée partout. On ne sait pas où elle va ressortir.

Au départ, je pensais en faire un film. Je me suis ensuite inscrite à des cours d'écriture de scénarios et je me suis rendue compte que c'était frustrant de ne pas laisser se déployer mon écriture. Comme l'eau, je voulais aller partout. L'écriture m'offre la plus grande liberté. Je peux faire ce que je veux avec mes personnages. Ce premier livre m'a pris sept ans.

Interview spéciale
« Journalistes en herbe »

Pouvez-vous nous raconter votre rituel d'écriture ?

Je n'en ai pas vraiment. A part peut-être que j'écris qu'avec de la musique ou du bruit. Je peux écrire partout. Je peux avoir la même musique qui tourne toute la journée. C'est une barrière pour me concentrer. J'adapte mon rythme à ma vie.



D'où vous viennent vos idées ?

Les idées me viennent par des images. Ensuite, je les déplie de manière organique et je reste ouverte. Je déroule les idées. Parfois, ça me tombe dessus, je sais que des écrivains écrivent de manière linéaire, moi pas. Je construis mon histoire comme un puzzle. Bout par bout. Parfois, la fin au début ou le début à la fin. J'ai ensuite beaucoup de matériel et ce n'est qu'à la fin que je remets les pièces en place. Il faut faire confiance à l'image.

Pourquoi êtes-vous en résidence ici ?

Je travaille depuis une année et demie sur mon troisième livre. Ce n'est donc pas durant ma résidence d'un mois que j'écris l'entier de mon livre mais j'espère rendre quelque chose de lisible avant l'été. Il me faudra encore une année pour terminer l'œuvre. Un livre me prend trois ans. J'ai besoin de temps pour comprendre certaines choses. L'histoire a aussi une vie. Tu découvres encore des informations sur tes personnages, même une année et demie après le début du livre. Une résidence est un moment clos où on peut se concentrer, on vit dans une bulle, dans son histoire.

Quel va être votre prochain roman ?

Je vais écrire deux tomes pour raconter l'histoire d'une famille sur cent ans, une histoire de femmes. Cette famille se transmet un héritage culturel et identitaire. L'histoire parle aussi d'une eau empoisonnée ; il y a toujours dans mes livres l'intrusion du sauvage qui va créer une crise, qui va faire éclater le vase. Dans ce cas, ça sera des insectes. Ce livre grouillera de bestioles. ■